

CIMETIÈRE SUR CIMETIÈRE.

Les diverses découvertes archéologiques faites au jardin Marenngo, pendant la construction du nouveau lycée, et celles qui ont eu lieu, plus récemment, dans l'arsenal de l'artillerie, ont permis de constater, près et en dehors du vieux rempart septentrional, la coexistence de deux champs de repos superposés, sur ces deux points : d'abord, un cimetière musulman de l'époque turque, ou même berbère, puis, au-dessous de celui-ci, la nécropole romaine.

Entre la première invasion arabe (fin du VII^e siècle) et le milieu du X^e siècle de notre ère, époque où Bologguin fonda Alger, tout porte à croire qu'Icosium, son ancêtre, était resté inhabité, au moins dans son ensemble et comme ville. C'est sans doute pendant cette période d'abandon que les terres, entraînées de la montagne par les pluies hivernales, ont enfoui les ruines de la cité romaine et sa nécropole sous les épaisses alluvions qui les recouvrent aujourd'hui.

Nous-mêmes, après 1830, pour établir l'esplanade Bab-el-Oued, nous avons enseveli profondément sous des terres et des décombres rapportés, l'ancien cimetière dit des pachas; celui qu'Haëdo appelle *corral de los reyes*, bien que de son temps les pachas n'étant pas encore souverains, mais seulement des gouverneurs nommés pour trois années, n'eussent point droit au titre de *rois* ou sultans.

Donc, sans le savoir, les musulmans ont placé leur cimetière sur la nécropole d'Icosium, et nous, en parfaite connaissance de cause, nous avons à notre tour enterré en bloc le cimetière indigène.

Aujourd'hui, nous faisons plus, nous allons relancer les Romains dans leurs tombes, dont nous les chassons pour prendre leur place. En voici la preuve :

Le 21 janvier dernier, il nous arriva, de la part de M^{me} Pinaud, gardienne du cimetière européen, un message annonçant que ce jour-là même, en creusant des fosses dans la partie nouvellement annexée qui touche au champ de repos des Israélites, on

venait de découvrir une sépulture romaine. Nous nous sommes empressé d'aller examiner l'endroit et les objets qu'on y avait recueillis.

D'après nos observations, cette sépulture antique, située précisément derrière les habitations romaines qui ont été mises au jour, naguère, en élargissant la route Malakoff, et dont on voit encore des restes de planchers en mosaïques dans l'escarpement, cette sépulture est à peu près semblable à celle de l'arsenal de l'artillerie, que nous avons décrite dans ce journal, lors de sa découverte.

Rien de nouveau sous le soleil! Nous imitions les Romains, sans le savoir, quand nous fondions St-Eugène, dont les citadins d'Icosium, qui nous ont précédés, il y a bien des siècles, sur l'emplacement d'Alger, avaient apprécié aussi l'agréable site et la précieuse salubrité.

Mais arrivons à la sépulture récemment découverte au cimetière européen et dont plusieurs analogues ont été rencontrées, dit-on, dans le cimetière des Juifs, lesquels n'ont pas jugé à propos d'en informer les amateurs d'archéologie.

Celle dont il s'agit ici se composait de quatre grandes tuiles placées latéralement en dos d'âne, et de deux autres plantées en avant et en arrière, dans le sens de la longueur, et qui terminaient le sarcophage au chevet et aux pieds du défunt. Les quatre tuiles latérales ont un peu plus de 0,62 c. en tous sens, avec une épaisseur de 0,06 c.; les deux autres, moins épaisses de moitié, ont 0,87 c. sur 0,44 c. Une maçonnerie grossière les recouvrait toutes extérieurement et bouchait les vides qui pouvaient se trouver entre elles. Le tout reposait sur le roc.

Comme ce sarcophage ne mesure pas plus de 1 m. 27 c. en longueur interne, il a servi sans doute à un enfant; ceux des adultes ayant ordinairement 2 m. dans œuvre. Les fragments osseux qu'on y a recueillis n'appartiennent pas à l'espèce humaine, mais bien à quelque petit rongeur, qui s'était fait un repaire de cette cavité sépulcrale, genre d'intrusion dont il y a bon nombre d'exemples, et qui induit souvent en erreur les observateurs qui ne connaissent pas l'ostéologie comparée.

Les seuls objets réellement antiques recueillis dans cette sépul-

ture et dont il a été fait obligeamment remise au musée par M. l'aumônier du cimetière et par M^{me} Pinaud, sont les suivants :

1^o Un grand clou en bronze;

2^o Un fragment d'une des lampes dites *Lucernæ*, où se voient encore l'oreillette qui servait d'anse et le petit trou par lequel on remontait la mèche;

3^o Quatre clous en fer, de ceux qu'on rencontre assez souvent dans les tombes romaines, et qui proviennent sans doute de quelque coffre dont le bois s'est décomposé.

Rien, d'ailleurs, qui indique avec certitude s'il y a eu incinération ou simplement inhumation.

En tenant compte de l'épaisseur de la couche alluvionnaire encore visible dans l'escarpement de la route au-dessus de la mosaïque indiquée plus haut, on est amené à penser que la sépulture que nous décrivons en ce moment — et qui est au pied d'une grande montagne — a été établie dans l'origine, presque au niveau du sol, bien qu'aujourd'hui elle soit recouverte de près de 2 m. de terre. Ce ne serait pas, du reste, le premier exemple de ce genre; et nous avons vu à Fouka, dans la concession Yozet, en plaine, des sépultures antiques qui étaient si bien à fleur du sol, que sans aucune fouille préalable, nous pouvions apercevoir, entre les dalles un peu espacées qui formaient le couvercle, le squelette gisant à l'intérieur.

Puisque nous avons été amené à parler de la nécropole romaine de Fouka, rappelons une circonstance touchante que nous y avons observée; ce sera terminer, d'une façon tout à fait convenable, un article sur des cimetières.

Nous étions descendu dans une sépulture dont l'ouverture n'avait pas donné beaucoup de peine, car elle était au niveau du sol, et il avait suffi d'arracher quelques broussailles et d'enlever les dalles supérieures, juxtaposées sans addition d'aucune maçonnerie, pour y pénétrer. Là, dans un petit caveau, était étendu sur le dos un squelette que les indications ostéologiques désignaient comme celui d'un *vieillard*. Sur ses jambes, était un grand plat en terre cuite, au milieu duquel il y avait un pot surmonté d'une lampe. En explorant cette cavité sépulcrale avec soin, nous aperçûmes, à la droite du défunt, une petite fenêtre

carrée donnant sur un autre caveau tout à fait semblable au premier et où l'on entrevoyait, dans la pénombre, un deuxième squelette. Après ouverture de cette autre sépulture et examen fait de son contenu, les caractères ostéologiques — forme du bassin et du crâne, état des sutures de celui-ci — autorisèrent à penser que ledit squelette était celui d'une *jeune femme*.

Mais était-il nécessaire d'appeler ici l'anatomie en témoignage et cette communication établie entre les deux caveaux funéraires par une fenêtre placée à la hauteur des deux têtes des défunts, n'est-elle pas une de ces pensées délicates qui ne germent que dans un cœur de femme ?

Nous allons plus loin et nous ne craignons pas d'affirmer que ç'a dû être une fille qui a eu cette attention touchante : non contente de reposer auprès de son père, elle aura voulu rester en communication avec lui jusqu'après la mort.

Au risque de sortir de la gravité inhérente à un article sur des cimetières, la fidélité historique nous oblige à avouer que l'opinion que nous venons d'émettre rencontra les contradictions suivantes :

« Une fille, une fille, fit un des assistants à l'exhumation ; et pourquoi pas une épouse, s'il vous plaît ? »

Nous allions donner sérieusement nos motifs, lorsqu'un troisième interlocuteur fit tourner les choses au comique par cette exclamation :

« Une épouse, ce ne serait pas la mienne, assurément !

» Ni la mère S., s'écria un autre colon ; elle qui en est à son cinquième mari : à une fenêtre pour chacun, cela ferait un vrai crible de son tombeau ; et elle a si peur des vents coulis, la pauvre chère femme ! »

En écoutant ces dialogues assez peu convenables en face d'une double tombe, nous nous demandâmes pourquoi le respect des morts n'est pas un sentiment indestructible et comment il se fait que les mêmes hommes qui se découvrent avec respect devant un cercueil qui vient à passer auprès d'eux, ne se font aucun scrupule de plaisanter indécentement devant un squelette romain ou une momie égyptienne. Par combien d'années se prescrit donc le respect dû aux morts ?

Et nous-même, qui proposons cette difficulté, que de fois n'avons-nous pas violé des sépultures antiques, sans que notre conscience nous ait jamais rien reproché à cet égard. Nous n'avions, il est vrai, que l'intérêt de la science en vue; mais si cela excuse le fait, cela ne l'explique nullement.

Mais ces profanations remontent très-haut, témoin ce passage de l'Histoire du Bas-Empire par Lebeau (t. 6, p. 155) :

« L'idolâtrie étant enfin abattue, les chrétiens, et surtout les ecclésiastiques, comme pour se venger du sang de tant de martyrs, s'acharnaient à détruire les idoles : sans aucun égard à la beauté des ouvrages, ils les rompaient en pièces et les ensevelissaient sous des fondements de murailles ou dans des fosses profondes, d'où la curiosité s'efforce maintenant de les retirer pour l'avancement des arts et l'embellissement des palais. Les tombeaux éprouvaient aussi ce zèle destructeur; et l'avarice, encore plus que le zèle, allait chercher dans les cendres des morts ce qu'on pouvait avoir enterré de précieux avec eux. On enlevait les marbres des sépulcres et sous prétexte de religion on outrageait l'humanité. Valentinien défendit ces excès dans une loi du 13 mars 447; et par une sévérité qui n'était pas moins excessive, il condamna les ecclésiastiques qui seraient convaincus d'avoir détruit les tombeaux à la proscription et au bannissement; les personnes qualifiées à perdre la moitié de leurs biens et à être déclarées infâmes; et les autres à la mort. »

Il fallait que le mal fût bien grand et bien général, pour que la répression devint aussi rigoureuse.

Et dire que ce sont les Vandales qui ont endossé la responsabilité de ces actes de barbarie des anciens chrétiens, et qui la subiront jusqu'à la fin des siècles, car l'erreur, une fois passée dans le langage vulgaire, devient indestructible!

Tout ce qui précède peut fournir une circonstance très-atténuante à ceux qui viennent d'exhumer sans façon le jeune Romain de l'annexe du cimetière.

A. BERBRUGGER.